

- "Il n'y plus aucun doute se disait-elle, je vais mourir ici."

La tempête faisait rage et ne cessait de s'intensifier. Le vent soufflait de toutes ses forces. Certaines rafales dépassaient les 100km/h, la faisant perdre son précaire équilibre et s'écorcher un peu plus les mains et les genoux. L'averse était torrentielle. Des seaux d'eau se déversaient du ciel en continu depuis plusieurs heures. Comme elle gagnait de l'altitude, la température chutait, la pluie se transformait petit à petit en grêle et en neige. Le froid la transperçait encore plus profondément que jusqu'aux os étant donné qu'elle était trempée depuis longtemps déjà. On y voyait pas à deux mètres et le terrain accidenté de cette pente rocheuse devenait encore plus glissant qu'une patinoire couverte de savon noir. Parce que ce n'était pas assez, la nuit commençait à tomber et la plongeait dans une pénombre encore plus obscure que celle générée par la tempête elle-même.

- "Mais bon-sang, où est ce maudit col et surtout le refuge? Ne cessait-elle de se répéter. Cette ascension ne finit jamais ! A tous les coups je me suis perdue, on ne distingue pas le chemin dans toutes cette rocaille et cette pénombre. En plus je suis en train de m'enfoncer dans mon erreur. Si ça se trouve je fonce droit vers une falaise à pic... On y voit rien bordel !"

Une nouvelle bourrasque de force inouïe la précipita au sol, écrasée par le poids de son sac trop lourd, la cheville coincée entre deux pierres, les poignets meurtris, le visage ruisselant d'eau ou de sang. Elle ne savait pas trop, elle n'y voyait plus rien. En fait, elle ne voulait pas voir, elle ne voulait plus rien savoir. Elle allait rester là et attendre que la mort vienne la cueillir, ce qui ne devrait pas prendre trop longtemps. Dans un dernier élan d'orgueil ou de courage, elle décoïça son pied et s'assit. Sans s'en rendre compte, un réflexe de survie lui fit ôter ses vêtements imbibés d'eau et se glisser dans son sac de couchage pas trop humide, lui même niché dans le sac poubelle jaune fluo géant qu'elle transportait et sur lequel on pouvait lire "abri d'urgence". Malgré le bruit assourdissant de la tempête tout autour d'elle, elle s'endormit presque instantanément en se demandant pourquoi elle s'était mise dans une situation pareille.

Il était encore relativement tôt dans la soirée mais Lydia avait déjà perdu le compte du nombre de bières qu'elle avait bu. "Quand on aime on ne compte pas" s'amusait-elle à répondre lorsque quelqu'un avait l'audace de se permettre un commentaire sur son débit. Mais cela n'arrivait pas souvent. Ses amis, ceux qu'elle désignait comme tels, étaient de bons vivants, amateurs de bonne choses comme elle. Ils avaient leur bar, leur table, leurs habitudes. Ils tutoyaient les serveurs et payaient leur addition à la fin du mois. C'était la belle vie. Enfin, temps qu'elle était entre les quatre murs du café parce que le reste du temps ce n'était pas trop ça. Elle ne préférait pas y penser. Si quelqu'un avait le mauvais goût de l'interroger à ce sujet, elle écartait la question d'un ton sarcastique qui se voulait rieur, mais qui sonnait blessé :

- "Pourquoi parler d'hier ou de demain alors qu'on est si bien maintenant ? Tu bois autre chose, c'est ma tournée."

De temps à autre, lorsqu'elle n'avait pas assez chargé la dose et qu'elle se souvenait du trajet retour jusqu'à chez elle, Lydia plongeait dans des crises de larmes et de mal-être que seul un sommeil de plomb parvenait à vaincre. Le lendemain matin, elle se disait :

- "Encore un de ces alcools tristes, il faut vraiment que j'arrête le rouge, ça ne me réussit pas".

La trentaine bien avancée, Lydia vivait seule dans un petit appartement qui aurait pu être charmant s'il n'était pas jonché d'affaires sales, de factures non payées et de vidanges de toutes sortes. Sous cette couche de misère on pouvait apercevoir les vestiges d'une bonne éducation. Revues scientifiques, vinyls rares, classiques littéraires, objets d'arts et quelques tableaux contrastaient avec le reste du décor. Les jours où elle ne nageait pas complètement dans le brouillard des vapeurs d'alcool de la veille, elle plongeait dans les vestiges de cette vie passée qui lui semblait tout à la fois si proche et si lointaine.

Lydia avait fait des études de chimiste dans une université de renom. De belles années d'insouciance, de stimulation intellectuelle intense et de fêtes inoubliables. Une fois son diplôme en poche, elle avait décidé de s'offrir une année sabbatique bien méritée, comme elle disait, avant de se lancer dans la chasse pour un travail et la "vraie vie". Une année de battement pour encore profiter des plaisirs de la vie étudiante sans aucune de ses contraintes. Cet an de transition était devenu deux, puis trois, puis une décennie.

A l'époque, elle avait un compagnon, un amour fou, une relation débordante de projets d'avenirs. Mais l'amour de cette âme-soeur n'avait pas survécu à la descente aux enfers de l'apathie et de l'addiction. Lydia ne partageait pas cette vision des choses cela dit. Sa version à elle était qu'il l'avait cruellement abandonnée pour suivre ses rêves à lui dans lesquels il n'y avait pas de place pour elle. Cette rupture avait été la bonne raison pour prolonger l'année sabbatique de l'an trois jusqu'à l'an six.

De temps à autre, elle était prise de mélancolie et rêvait de longues heures devant les photos de cette époque ou d'autres, plus anciennes encore. Elle essayait de grignoter quelques miettes de ce bonheur perdu. Rapidement ses pensées faisaient tourner la scène au vinaigre. D'abord elle se jugeait lourdement d'avoir tout fait capoter pour en arriver là aujourd'hui, puis elle se raisonnait en se disant que ces temps anciens n'étaient pas si roses, qu'elle les fantasmait et elle en noircissait excessivement les traits.

Elle s'était toujours sentie si différente, et les autres le lui avaient bien fait sentir. Petit à petit, à force de voir et sentir, au sens propre comme figuré, des choses qu'elle seule voyait ou sentait, à force de se faire regarder de travers, à force de toujours se retrouver laissée sur la touche, à force de ne plus oser parler par peur de dire quelque chose d'étrange, à force de percevoir les non-dits des autres plus nettement que leurs dires, à force de se sentir jugée en permanence, à force de ruminer sans cesse tout cela et des millions d'autres questions, à force elle avait fini par se convaincre qu'il y avait un problème avec elle. Alors elle avait décidé de le résoudre. Pour cela elle devait changer, complètement.

Elle commença par son style vestimentaire décontracté qu'elle abandonna pour adopter des tenues à la mode et sexy. En tant que femme, elle devait apparemment plaire et donc être mince, maquillée, parfumée et ne jamais contredire un homme, ou pire, aborder un sujet de conversation hors de sa portée intellectuelle à lui. Étrangement, cela était d'autant plus vrai avec les universitaires. Sous leur couvert progressiste et ouvert d'esprit, s'était parmi ses amis scientifiques que Lydia trouvait les plus gros machos. Elle avait beau être brillante dans ses études, ils ne voulaient pas en entendre parler, n'attendant d'elle que d'être une fêtarde hors pair qui, à l'occasion, voulait bien montrer sa paire, toujours souriante et surtout avec assez d'humour que pour ne pas s'offusquer de leurs soi-disant blagues machistes.

Elle se mit à boire et fumer, ce qui lui permit d'être acceptée, d'entrer dans un groupe et de masquer son sentiment d'appartenance blessé. Elle était prête à tout pour se sentir intégrée et finit par se perdre dans ce jeu, dans ce rôle. Au début elle se crut heureuse, persuadée d'avoir réglé son problème et trouvé sa place. Elle ne pensait pas beaucoup, son esprit noyé dans les études d'une part, les sorties de l'autre. Au milieu, il n'y avait pas de place pour l'introspection et la

contemplation et elle se croyait débarrassée de ces tempéraments ennuyeux. Malheureusement, tout cela n'était qu'une belle maison de sucre, une façade superficielle et elle ne tarda pas à retrouver ce sentiment de ne pas être à sa place, de ne pas être dans le bon corps.

"Boah, encore une de ces déprimés passagères, changeons nous les esprits en faisant la fête." S'était-elle dit à l'époque. Rien de tel qu'une petite bière pour se détendre à la fin de la journée, ou même en cours de journée. Et elle eut de plus en plus besoin de se détendre. Le rouleau compresseur était en marche mais elle n'en était pas consciente. Face à la remise en question grandissante, elle ne faisait que tenter plus de répression à grands coups de nectars tranquilisants plutôt que de prendre ses problèmes à bras le corps. Elle était devenue l'esclave de son processus de fuite. Il était devenu une part essentielle de son existence malgré le paradoxe que représente le concept de remplir le vide par un plus grand vide encore, de tenter de ne pas entendre la question plutôt que d'y répondre. Elle était comme un enfant qui se bouche les oreilles et hurle à pleins poumons pour ne pas entendre qu'on lui demande de ranger sa chambre. Mais la chambre doit bien finir par être rangée un jour. C'était un cercle vicieux pernicieux, un puits sans fond qu'elle creusait tous les jours en se disant qu'elle avait touché le fond et qu'elle ne pouvait plus que remonter. Les questions intérieures, la critique acerbe dans sa tête, le flot de pensées de plus en plus sombres et denses, tout cela devenait intolérable, la pire des souffrances que seule l'ivresse pouvait calmer. Du moins c'est ce que pensait Lydia, aveugle au fait que cette altération de son état de conscience ne faisait que renforcer goutte après goutte, gorgée après gorgée, verre après verre, ce parasite qu'elle avait en elle. C'était comme un syndrome de Stockholm, elle vénérât son agresseur, le prenait pour son sauveur et pire encore, avait fini par s'identifier à lui. Comment aurait-elle pu accepter qu'elle avait un problème?

Ce mardi soir là, assise à la table habituelle, Lydia avait perdu le compte de ses bières tout comme le fil de la conversation enflammée à propos de la dernière vidéo polémique sur facebook de cet orateur incitant à la haine en brandissant haut la bannière de la liberté d'expression. Sans le vouloir, elle attrapa une bribe de ce qui se racontait à la table d'à côté. C'était un groupe un peu plus jeune qu'elle et l'un d'entre eux, vu son accent, venait visiblement d'un autre continent. Il était en train d'essayer de partager avec ses camarades comment la nage lui permettait de faire le vide, de s'apaiser et à quel point la randonnée solitaire dans la nature lui procurait de courts instants de sérénité, de calme et de lumière intérieure, faisant écho au calme et à la beauté du paysage. Il mentionna le nom d'un endroit en particulier, un itinéraire menant à une vue grandiose qui l'avait particulièrement touché.

En se réveillant le lendemain, Lydia n'avait que le nom de cette montagne en tête et se retrouva à faire d'innombrables recherches sur internet. Elle était prise d'une effervescence nouvelle au point qu'elle oublia de boire et d'aller au bar ce soir là. Lorsqu'elle réapparut le jour suivant, toute excitée de son nouveau projet de grimper une montagne et de dormir dans un refuge alpin, elle fut blessée de la réaction de ses amis. Ils s'étaient certes inquiétés de son absence mais une fois qu'ils en entendirent le motif, ils éclatèrent de rire et lui donnèrent une bière pour célébrer cette très bonne blague qu'elle avait si bien mise en scène. Elle ne voulait en aucun cas créer des tensions au risque de perdre ses seuls amis, alors elle fit mine de partager l'hilarité commune et bût avec les autres. Cependant elle avait un goût amer en bouche, et il n'était pas dû à une boisson très houblonnée.

Il ne lui fallut que quelques jours pour réunir les affaires reprises sur la liste du parfait randonneur qu'elle avait trouvée en ligne. Elle fouilla ses placards et flamba tout son chômage, qui venait de lui être versé, dans un magasin de sport et autres activités extérieures pas cher. Sans rien dire à personne, elle se mit en route, plus déterminée que jamais à gravir ce sommet, peu importe ce

qu'en disaient ses amis, sans penser qu'elle n'avait fait aucune activité sportive depuis des années et encore moins regardé la météo.

Elle se réveilla persuadée d'être morte suite à l'enfer qu'elle avait traversé et face au paradis qui s'offrait à ses yeux ébahis. La tempête était passée et le soleil se levait sur un paysage respirant de vie, se prélassant sous les premiers rayons rose-orangés après avoir serré les dents et courbé l'échine pour résister au déchaînement des éléments. Elle n'était qu'à quelques mètres du col et à ses pieds s'étendait la vallée dans laquelle s'effiločiaient encore quelques nuages teintés de mauve par le jour naissant sous un ciel bleu immaculé. Le soleil pointa le bout de son nez par dessus la chaîne de montagnes voisine et vint lui caresser la joue avec une douceur comme elle ne l'avait jamais vécue. Un frisson de chaleur et de plaisir s'engouffra dans chaque cellule de son corps et elle se sentit plus vivante que jamais. Pour un moment, elle ne pensa à rien, son monologue intérieur resta muet face à cet instant, sa magie.

Elle se souvint alors de la flasque de son rhum agricole favori qu'elle avait emportée en se disant qu'une belle vue serait encore plus appréciable avec un fin breuvage. Elle la sortit de son sac, dévissa le bouchon et la vida d'une traite. Instantanément, un sentiment infini de bien-être s'empara d'elle dans un éclat de rire incontrôlable. Le sourire jusqu'aux oreilles, elle tourna les talons à la flaque ambrée sur le sol et suivit la crête vers l'horizon.

Cette histoire vous a plu? N'hésitez pas à me le faire savoir ou me communiquer tout autre commentaire via: [tomdwilde@gmail.com](mailto:tomdwilde@gmail.com)